

# PRÉSENTATION

Christelle REGGIANI

L'œuvre de Georges Perec (1936-1982) paraît aujourd'hui dotée d'un statut de classique, dont témoignent notamment, au plan éditorial, la publication en 2002 de ses *Romans et Récits* dans la collection des « Classiques modernes » de la Pochothèque (dans une édition procurée par Bernard Magné) et la prochaine parution, au printemps 2017, de deux volumes d'*Œuvres* anthumes dans la très patrimoniale « Bibliothèque de la Pléiade » des éditions Gallimard.

Quelque trente ans après le premier colloque de Cerisy consacré à Perec (organisé en juillet 1984 par B. Magné) – qui fut aussi le premier colloque tout court à porter sur son œuvre –, s'il a semblé opportun de renouveler l'expérience à l'été 2015, ce fut moins pour proposer un bilan de trois riches décennies de recherche que pour en prendre acte afin de contribuer à la relance d'une activité critique dont le dynamisme semble manifestement lié à l'accession à ce statut de « classique ». On songe ici à la définition naguère énoncée par un autre Oulipien, Italo Calvino – « Toute relecture d'un classique est une découverte, comme la première lecture<sup>1</sup> » – et tout se passe en effet comme si ce statut avait bel et bien ouvert le champ des lectures possibles en permettant le dépassement de la perspective biographique (qui constituait sans doute, en l'occurrence, un passage obligé) pour l'intégrer à des approches diverses, qu'elles soient théoriques, génétiques, historiques, stylistiques ou plus largement poétiques.

Autour d'un tel projet, le colloque « Georges Perec: Nouvelles approches » a rassemblé au château de Cerisy-la-Salle, du 13 au 20 juillet 2015, critiques, théoriciens, traducteurs et lecteurs. Pour tous, il s'est en effet agi de *relire*

---

1. I. Calvino, « Pourquoi lire les classiques », [1981], trad. M. Orcel et F. Wahl, *Pourquoi lire les classiques*, Le Seuil, coll. « Points », 1995, p. 9.

*Perec* – ainsi que l'énonce le titre du présent volume, qui constitue les actes de cette rencontre – en donnant à ce qui pourrait apparaître comme un simple constat la force d'une injonction.

C'est pourquoi ce livre débute par une série d'*ouvertures* critiques, que celles-ci portent sur l'investigation théorique ou la situation historique de l'œuvre : **Claude Burgelin** reconsidère, de façon globale, la question – centrale – du *silence* de *Perec*, souvent abordée par divers biais ; pour sa part, **Adrien Chassain** définit, depuis les écrits de jeunesse, une « rhétorique du projet » qui contribue à déterminer, dans sa mobilisation singulière, la poétique propre de l'auteur. Choissant pour objet une question apparemment déjà très explorée, celle de l'intertextualité, l'article de **Raoul Delemazure** parvient pourtant à en donner une lecture nouvelle, congédiant le paradigme textualiste hérité du structuralisme des années 1970 au profit d'une approche pragmatique ouverte au souci du politique. Cette ouverture du texte à ses entours extra-linguistiques oriente également les contributions d'**Alison James** (qui interroge l'œuvre de *Perec* au prisme de la notion de *document* dans son article « *Perec aux marges de la fiction* ») et de **Maryline Heck**, qui propose une lecture politique (en termes d'*économie de l'attention*) de la catégorie d'*infra-ordinaire* (« Pour un *Perec* politique »). **Peter Consenstein** revient ensuite, à la lumière des travaux les plus récents, sur l'identité juive de l'écrivain *Perec*, et le problème de sa pertinence *poétique* (« L'identité juive de Georges *Perec* »). Au terme de cette première partie, l'étude de **Jean-Jacques Thomas**, « *Perec en Amérique* », se fonde sur le dépouillement d'archives éditoriales et universitaires inédites pour reconsidérer la réception américaine des premiers romans, et l'importance décisive de l'imaginaire américain (indissociablement culturel, littéraire et cinématographique) pour l'esthétique *perecquienne*.

Un deuxième ensemble de contributions interroge l'œuvre à l'aune de quelques questions de poétique propres à en renouveler l'approche : « esthétique du chapitre » pour l'étude d'**Isabelle Dangy** (« Esthétique du chapitre dans l'œuvre de Georges *Perec* »), onomastique littéraire dans les contributions de **Derek Schilling** (« “Entre Sens et Nevers” : géopoétique du nom de lieu ») et de **Véronique Montémont** (« Onomastique *perecquienne* »). C'est bien de la fabrique de l'œuvre dont il s'agit ici – un dévoilement poursuivi à l'échelle microstructurale de la *manière* (pour le dire avec les mots de la critique picturale) dans les articles de **Steen Bille Jørgensen** (« Lire *La Belle et la Bête*. Des jeux d'échelle, des modèles narratifs et des formules littérales dans l'œuvre de *Perec* »).

La troisième partie du volume réunit ensuite un ensemble de *relectures* du corpus perecquien tel qu'il s'est chronologiquement constitué – en l'occurrence, de *La Disparition* au *Voyage d'hiver*, en terminant par le chantier (finalement abandonné) de « Lieux », dont **Annelies Schulte Nordholt** analyse les enjeux (« Le travail de la mémoire dans *Lieux* »). Des textes aujourd'hui canoniques sont ainsi revisités, notamment quant aux problèmes particuliers que pose leur genèse, souvent encore largement méconnus : c'est le cas de *La Disparition* et de *La Vie mode d'emploi*, auxquels sont, à chaque fois, consacrés deux articles, l'un poétique (« Contrainte et mémoire dans *La Disparition* » de **Hermes Salceda** et « Petits modes d'emploi : une communication-feuilleton » de **Jean-Luc Joly**) et l'autre génétique (« Les notes préparatoires à *La Disparition* de Georges Perec : genèse de la saga d'une famille brisée » de **Yû Maeyama** et « Les manuscrits de *La Vie mode d'emploi* : quelques pistes à explorer » de **Danielle Constantin**). C'est également le cas d'*Espèces d'espaces*, dont la remarquable notoriété dans le(s) monde(s) de l'urbanisme, de l'architecture et plus largement des arts visuels fait nettement contraste avec la place plus que modeste que cet essai occupe actuellement dans le champ critique : c'est cette lacune que vient combler l'étude de **Dominique Moncond'huy** (« *Espèces d'espaces* : du vide à l'écrit, autoportrait d'un écrivain »). Mais sont également explorés des textes dont le statut est sans doute moins central dans le canon perecquien : *Les Revenentes* dans la contribution de **Maxime Decout** (« Je rêve de mes terres d'Ellesmere »), *La Boutique obscure* dans l'article de **Marie Bonnot** (« *La Boutique obscure* : une tentative d'épuisement du récit de rêve ? ») et *Le Voyage d'hiver* dans celui de **Christophe Reig**, « *Le(s) Voyage(s) d'hiver(s)* : fiction centrifuge/fictions transfuges » qui interroge, à partir des propositions théoriques de Richard Saint-Gelais, les conditions proprement textuelles de l'extraordinaire fécondité transfictionnelle de cette brève nouvelle.

Quant à la dernière partie du livre, elle propose deux « extensions du domaine » de l'œuvre perecquien – manière de mettre un terme à l'ouvrage sans pour autant le clore. Reprenant en quelque façon le fil déjà tissé par les réflexions de Raoul Delemazure, ces deux articles, chacun à sa manière, font l'épreuve d'une intertextualité ouverte : par la confrontation de la poétique de Perec à celle d'un Calet dont il n'est pas sûr que celui-là l'ait lu (dans l'étude de **Philippe Wahl**, « Calet/Perec : essais autographiques »), d'abord, puis aux enjeux de la littérature de jeunesse dans la contribution d'**Éléonore Hamaide-Jager** (« Faire du n[o]euf avec du vieux : *La Disparition* de Perec et *Pool!* de Pascale Petit et Renaud Perrin »), qui analyse la relecture formidablement créative de *La Disparition* que

mettent conjointement en œuvre, aux plans textuel et graphique, Pascale Petit et Renaud Perrin dans l'album *Pool!*

Au lecteur de ce livre de juger maintenant si le pari, d'abord formulé à l'occasion du colloque de 2015, de renouveler la lecture d'un auteur aujourd'hui canonique – un pari qui peut évidemment sembler naïf, ou immodeste (naïvement immodeste?) – aura été (ou non) tenu. Il apparaît en tout cas, *a minima*, que cette rencontre, à présent matérialisée dans l'espace de ce volume, aura permis de reconfigurer le *corpus* même de l'œuvre, en faisant notamment entrer *Les Revenantes*, à plusieurs reprises et par différentes plumes, dans le champ critique pertinent. D'affiner aussi la compréhension du rapport que ce dernier « texte » entretient avec *La Disparition* (le lipogramme en *e* précédant le retour en force de la voyelle banane) : plusieurs articles opposent en ce point l'imaginaire dysphorique de la règle dont témoignent les textes à la jubilation, non moins manifeste, de la transgression. Faut-il y voir une manière pour l'écrivain d'affirmer d'emblée sa singularité au sein du groupe qu'il a tout récemment rejoint – comme un léger « pas de côté » très vite posé par celui qui sera, à l'Oulipo, le théoricien du *clinamen*? Sur ces questions comme sur bien d'autres, la recherche est à l'évidence loin d'être close.